

L'aîné, champion

Une étude de la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation analyse les conséquences de la scolarisation de l'aîné auprès d'une quarantaine de familles migrantes

L'école est un puissant outil d'intégration. Pour les familles migrantes, cependant, la confrontation avec l'institution est parfois difficile à gérer. Elle suppose en effet des choix délicats dans la mesure où ils touchent à l'identité même de ces populations. Eclairer cette zone de tension, mettre en évidence les différentes stratégies mises au point par les familles pour y faire face et formuler une série de pistes d'action à destination de l'instruction publique: tels sont les principaux objectifs du travail sur les processus liés à la scolarisation de l'aîné dans les familles migrantes mené par l'équipe* de Christiane Perregaux, professeure adjointe au sein de la Section des sciences de l'éducation. Une recherche effectuée avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique, dans le cadre du programme national de recherche (PNR 52) consacré à «l'enfance, la jeunesse et les relations entre générations dans une société en mutation».

Des rôles multiples

L'interaction entre la pluralité linguistique et culturelle et l'école est un domaine que Christiane Perregaux connaît bien pour s'y intéresser depuis une dizaine d'années. «Lorsque le PNR 52 a été lancé, nous avons déjà travaillé sur les profils linguistiques de familles bilingues ou plurilingues, explique la professeure. Avec des étudiants avancés, nous avons mené plusieurs travaux préliminaires qui nous ont permis de nous rendre compte de la position particulière de l'aîné par rapport à ses cadets dans leur relation à l'école. Chargé d'ouvrir la voie, investi de rôles qui ne sont habituellement pas ceux d'un enfant de 10 ou 12 ans (traducteur, médiateur, secrétaire, enseignant, téléphoniste...), le premier né assume une fonction qui nous semblait intéressante à observer.»

Pour ce faire, encore fallait-il être capable de pénétrer dans l'intimité des

familles pour évoquer des situations qui sont très généralement complexes sur le plan humain. Parfois en situation irrégulière, confrontés à diverses formes de ruptures et de précarité, cultivant une certaine méfiance envers les institutions, les interlocuteurs des chercheuses genevoises n'avaient en effet guère de raison d'ouvrir spontanément leur conscience à des inconnus. Pour contourner l'écueil, l'équipe de Christiane Perregaux a privilégié les relations personnelles et les réseaux associatifs actifs auprès des populations étrangères en vue de rassembler les familles nécessaires à la recherche.

Au final, l'échantillon réuni comprend

Suisse) y sont représentés, à raison de huit familles par région. Deux groupes ont également été constitués en Italie (Milan) et en France (Bordeaux). Des entretiens ont systématiquement été conduits avec l'aîné et les parents. Enfin, quelques sessions collectives ont également été organisées, notamment pour faciliter la prise de parole des femmes.

Stratégies variables

Les données récoltées révèlent que, dans l'ensemble, le défi est le même pour tous: les règles du jeu imposées en famille n'étant pas forcément identiques à celles de la société d'accueil ou



L'école ne tient pour l'instant guère compte de la condition très particulière des aînés issus de familles migrantes.

une quarantaine de familles établies à Genève. Six «groupes culturels» distincts (Kosovo, Afrique du Nord, Afrique subsaharienne, Portugal, Amérique latine,

de l'école, il s'agit pour les parents de trouver un juste équilibre entre intégration et préservation du lien avec le pays d'origine. Pour autant, rares sont ceux

e l'intégration

qui se posent en victimes. Et si certains problèmes liés à la scolarisation sont récurrents (refus des enfants de parler la langue maternelle à la maison ou revendications concernant le mode de vie et les sorties), les conflits éducatifs, parfois vifs, ne sont pas plus fréquents que dans les familles autochtones.

Les chercheuses ont par ailleurs constaté que les couples continuent généralement à communiquer dans la langue

celui qui conserve le plus longtemps l'usage de la langue familiale, les autres frères et sœurs ayant tendance à l'oublier au bout d'un certain temps, épisode en général assez douloureux pour les parents.

Un fardeau bien accepté

L'enquête montre par ailleurs que les aînés semblent plutôt bien vivre la situation particulière qui est la leur.

Malgré un emploi du temps fourni, des contraintes sociales auxquelles leurs camarades de classe n'ont pas à faire face et une surcharge tant affective que cognitive, les enfants interrogés par les chercheuses genevoises remettent rarement en cause le rôle qui leur a été attribué, qu'ils considèrent, après coup, comme

une expérience positive. L'école, pourtant, ne tient guère compte de leur condition particulière. Si des initiatives sont effectivement prises par certains enseignants, celles-ci ne pèsent pour l'instant pas lourd face à une logique dominante toujours assimilationniste. *«L'institution se comporte comme si ces enfants étaient venus au monde en arrivant en Suisse, commente Christiane Perregaux. Mais ils ont une histoire dont on ne peut faire table rase au nom de l'intégration. Notre travail suggère qu'une meilleure connaissance des dynamiques développées par les familles permettrait de renouveler le partenariat qui les lie à l'école. Mais pour cela, cette dernière doit prendre conscience du rôle crucial qu'elle joue à l'intérieur des foyers et apprendre à écouter.»* ■

Vincent Monnet

* Nilima Changkakoti, Myriam Gremion, Valérie Hutter, et Gladys Lecomte Andrade

www.nfp52.ch/d.cfm

il s'agit de trouver un juste équilibre entre intégration et préservation du lien avec le pays d'origine

familiale, alors que leurs enfants privilégient l'usage de la langue d'accueil dès lors qu'ils sont au moins deux à être scolarisés. Les relations entre parents et enfants sont alors assurées dans un mélange parfois assez subtil des deux idiomes. Il arrive que seul un des deux parents s'exprime systématiquement dans la langue première de façon à la maintenir vivante ou que les deux langues cohabitent dans le but de faciliter la scolarisation des enfants. A terme, le français finit toutefois souvent par s'imposer dans la fratrie, surtout lorsque plusieurs enfants vont à l'école, le processus étant d'autant plus rapide que la fratrie est nombreuse. Il se peut cependant que la langue d'accueil soit tolérée dans certains endroits de la maison (souvent la chambre des enfants, mais pas à table) et dans certaines circonstances (en présence de personnes ne parlant pas la langue notamment). A noter également que le premier-né est

Les «Secondos» ou l'intégration dans la différence

Que sont devenus les enfants des «saisonniers» qui peuplaient les chantiers et les campagnes suisses dans les années 50-60? D'origine italienne ou espagnole pour la plupart, ceux qui se reconnaissent aujourd'hui sous l'appellation de «Secondos» ont globalement bien réussi leur intégration socio-économique, comme en témoigne l'ouvrage cosigné par Claudio Bolzman (professeur à l'Institut d'études sociales de Genève et chargé de cours en sociologie des migrations et des relations interculturelles à l'Université de Genève), Rosita Fibbi (chercheuse au Forum suisse pour l'étude des migrations de Neuchâtel et private docent à l'Université de Lausanne) et Marie Vial (chercheuse à l'Institut d'études sociales de Genève). Profitant de positions plus favorables que leurs parents sur le marché du travail et souvent très actifs sur le plan culturel, ces jeunes adultes de la «deuxième génération» n'ont cependant pas rompu tout lien avec leur culture d'origine. Nombreux à se naturaliser, ils ont en effet abondamment puisé dans leurs doubles références pour se construire une identité sociale combinant certains éléments de la culture suisse et le maintien de traits hérités de leur pays d'origine, en particulier pour ce qui touche aux pratiques familiales. Seule ombre à ce tableau plutôt positif: une conception institutionnelle de l'intégration, qui, marquée par la prédominance du droit du sang, condamne une partie de ces «Secondos» et «Secondas» à rester leur vie durant des citoyens de seconde zone sur le plan de la participation politique.

Secondas-Secondos. Le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse, par Claudio Bolzman, Rosita Fibbi, Marie Vial, Ed. Seismo, 240 p.